



C'est la vie, Quatorze années de détention politique

Tedjabayu Sudjojono, Henri Chambert-Loir

► To cite this version:

Tedjabayu Sudjojono, Henri Chambert-Loir. C'est la vie, Quatorze années de détention politique. 2019, p. 269-294. 10.4000/archipel.1087 . halshs-03135675

HAL Id: halshs-03135675

<https://shs.hal.science/halshs-03135675>

Submitted on 3 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Archipel

Études interdisciplinaires sur le monde insulindien

97 | 2019

Varia

C'est la vie ! Quatorze années de détention politique

C'est la vie ! Fourteen years of political

détention

Tedjabayu et Traduit et introduit par Henri Chambert-Loir



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archipel/1087>

DOI : 10.4000/archipel.1087

ISSN : 2104-3655

Éditeur

Association Archipel

Édition imprimée

Date de publication : 11 juin 2019

Pagination : 269-294

ISBN : 978-2-910513-81-8

ISSN : 0044-8613

Référence électronique

Tedjabayu et Traduit et introduit par Henri Chambert-Loir, « *C'est la vie !* Quatorze années de détention politique », *Archipel* [En ligne], 97 | 2019, mis en ligne le 16 juin 2019, consulté le 17 septembre 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/archipel/1087> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archipel.1087>

Association Archipel

TÉMOIGNAGE

TEDJABAYU

C'est la vie ! Quatorze années de détention politique

TRADUIT ET INTRODUIT PAR HENRI CHAMBERT-LOIR¹

Le texte traduit ci-dessous est extrait des mémoires inédits d'un homme qui a passé quatre ans et demi en prison, à Java, et neuf ans et demi au bagne de Buru, sous le règne de Soeharto.

Tedjabayu est l'aîné des huit enfants de Sudjojono et Mia Bustam, deux figures du mouvement nationaliste et de la première phase de la République d'Indonésie. Sudjojono (1913–1986) est l'un des tout premiers représentants de la peinture indonésienne moderne ; on l'a appelé « le père de la peinture indonésienne moderne » et on le présente souvent comme l'un des trois grands maîtres, avec Affandi et Hendra Gunawan. Mia Bustam (née Fransisca Emanuela Sasmiati, 1920–2011), issue d'une famille de petite noblesse javanaise, quitta le confort de son milieu solonais pour épouser Sudjojono, en 1943, et mener, pendant 17 ans, une vie bouillonnante de création artistique, d'élan patriotique, mais aussi de pauvreté. Elle a laissé de ces années un récit magnifique, qui est certainement l'un des textes les plus émouvants, dans le champ, relativement vaste, des mémoires et autobiographies indonésiennes : *Sudjojono dan Aku* (2006, deuxième édition, 2011).

Sudjojono avait des idées nationalistes et socialisantes. Il adhéra au Parti communiste en 1950, devint député dans la fraction du Parti, et entraîna sa

1. Directeur d'études émérite à l'École française d'Extrême-Orient. Je remercie très chaleureusement M. Tedjabayu de m'avoir communiqué le texte de ses mémoires et de m'avoir autorisé à en publier un extrait en traduction, ainsi que pour les informations ci-dessous sur sa vie et sa famille. Je remercie également sa soeur Sri Nasti Rukmawati pour m'avoir communiqué la photo de la fig. 1.



Fig. 1 – Les quatre aînés vers 1956 : de droite à gauche, Tedjabayu, Sri Nasti Rukmawati, Watugunung, Sekar Tunggal. (Photo de famille)

famille dans son sillage. Mia, beaucoup plus effacée que son mari, ne prit jamais un engagement politique public, mais elle se laissa inscrire au LEKRA et devint même présidente de la branche de Yogyakarta de cet organisme vers 1963. Le couple, alors, avait divorcé depuis plusieurs années (en 1959) parce que Sudjojono désirait épouser une autre femme. Le Parti lui intima de choisir entre sa nouvelle femme et son adhésion. La décision fut vite prise, et c'est ainsi que Sudjojono échappa à la purge de 1965, alors que sa femme et son fils aîné allaient passer de très longues années en prison ou au bagne.

Tedjabayu fut arrêté fin octobre 1965, Mia fin novembre. Elle fut libérée en juillet 1978, lui en septembre 1979. On la voit, dans les deux extraits ci-dessous lui faire ses adieux le jour de son arrestation et l'accueillir au lendemain de sa libération. De ses années dans cinq prisons de Java, Mia a laissé un deuxième volume de mémoires : *Dari Kamp ke Kamp* (2008).

Les huit enfants du couple portent des noms liés aux circonstances de leur naissance. Tedjabayu, né le 3 avril 1944, fut nommé ainsi parce que les veines bleues (*bayu teja*) de ses bras avaient rappelé à sa mère une citation du poème javanais *Sri Tanjung*, qu'elle avait lu dans la thèse de Prijana. Les naissances se succèdent rapidement, entre 1944 et 1956. La famille déménage souvent, notamment autour de Yogya, au gré des événements politiques, vivant parfois en communauté avec les membres du groupe des « Jeunes peintres indonésiens » que Sudjojono a créé en 1946.

Après la séparation, les enfants restent avec leur mère, et la vie devient pour de bon misérable. Il y est fait allusion ci-dessous. Tous cependant vont à l'école. Tedjabayu passe onze années au Taman Siswa de Yogya, puis trois dans

un lycée, avant d'entrer, en 1964, à la Faculté de géographie de l'université Gadjah Mada. Il adhère au CGMI (Concentrasi Gerakan Mahasiswa Indonesia, Fédération des mouvements étudiants d'Indonésie, l'une des nombreuses organisations créées sous l'égide du PKI sans lui être officiellement affiliées), de même que sa cadette, Nasti (Sri Nasti Rukmawati). Fin 1965, celle-ci sera exclue de la Faculté de lettres, de même que le troisième enfant, Watugunung, sera exclu de son collège, mais ils ne seront pas inquiétés.

Une fois la mère et le fils aîné arrêtés, les autres enfants sont confiés à leur grand-mère maternelle, puis à une tante, puis à leur père, à Jakarta, mais ils se sentent maltraités et s'en vont un à un. Leur dépit et leur ressentiment sont consignés dans une annexe aux mémoires de leur mère.

Après sa libération, en 1979, Tedjabayu habite environ quatre ans chez son frère Watugunung, puis dans des logements de fortune jusqu'à son mariage, en 1985. Il a deux fils, dont, en 1998, il emmène le plus jeune, encore au jardin d'enfants, au Parlement, afin de voir les manifestations étudiantes qui vont forcer Soeharto à la démission. Il note dans l'annexe citée plus haut : « Je dis toujours à nos deux fils, Bhre et Wikan : Nous sommes les enfants de notre époque et nous avons accompli jusqu'au bout notre tâche historique. Se tromper et être vaincus, tel était notre lot. Vous êtes les enfants de votre époque, vous avez votre propre tâche historique et votre propre avenir. »

Peu après sa libération, il suit durant six mois un stage de bibliothécaire, puis est embauché au LBH (Lembaga Bantuan Hukum, Bureau d'assistance judiciaire), dont il développe le réseau informatique. En 1998, il entre à l'ISAI (Institut Studi Arus Informasi, Institut pour l'étude des flux d'information, une organisation subversive soutenu par les États-Unis – qui avaient auparavant soutenue l'avènement au pouvoir de Soeharto...), où il reste jusqu'en 2012, en dépit d'un accident cardio-vasculaire qui l'immobilise durant six mois en 2003. À 68 ans, il est temps de prendre sa retraite.

Il retourne deux fois en visite à Buru. La première fois, en 2004, pour le compte de la radio 68H ; la deuxième, en 2015, en compagnie de Hersri Setiawan, tous deux étant les personnages centraux du documentaire de 40 mn de Rahung Nasution, *Buru Tanah Air Beta* « Buru, ma terre d'origine » (voir fig. 2).

Les mémoires dont deux courts extraits sont traduits ci-dessous ont été écrits en 2014–2017, avec pour titre *Mutiara dalam Padang Ilalang : Memoar dari Penjara dan Pulau Buru, 1965-1979*, « Une Perle dans les hautes herbes : mémoires de prison et de Buru, 1965–1979 ». En détention à Buru, il avait été autorisé à écrire à partir de fin 1977, et il commença à tenir un journal en décembre 1978, qui est également inclus dans le manuscrit de *Mutiara*. Mais il avait en réalité pris quelques notes auparavant, notamment dans un livre de « Prières quotidiennes » (fig. 3, 4, 5). Celles-ci n'ont sans doute pas beaucoup aidé à la rédaction des mémoires, mais elles sont précieuses parce qu'elles représentent symboliquement les instants de liberté, lorsqu'en dépit de toute surveillance, le prisonnier pouvait inscrire de façon tangible un signe de son individualité.



Fig. 2 – Tedjabayu (à gauche) et Hersri Setiawan se rendent à Buru en mai 2015. (Photo du domaine public)

Le texte de *Mutiara*, environ 230.000 mots, dont on peut espérer qu’il sera publié prochainement, est constitué de trois parties : des mémoires proprement dits (c.39 %), un journal courant du 1er décembre 1978 au 10 novembre 1979 (c.44 %), et une annexe (dictionnaire biographique, glossaire et index, c.17 %). Ce texte constitue un document extrêmement important sur la vie à Buru. Il prend place à côté des textes déjà publiés, treize au total, de mémoires de Buru :

Pramoedya Ananta Toer, *Nyanyi Sunyi Seorang Bisu*, 2 vol., 1989, 1997.

Kresno Saroso, *Dari Salemba ke Pulau Buru*, 2002.

H. Achmadi Moestahal, *Dari Gontor ke Pulau Buru*, 2002.

Hersri Setiawan, *Memoar Pulau Buru*, 2004 ; deuxième volume inédit.

— —, *Diburu di Pulau Buru*, 2006.

A. Gumelar Demokrasno, *Dari Kalong sampai Pulau Buru*, 2006.

H. Suparman, *Dari Pulau Buru sampai ke Mekah*, 2006.

Prayitno, Suyatno, Astaman Hasibuan & Buntoro (eds.), *Kesaksian Tapol Orde Baru*, 2007.

N. Syam H., *Bulembangku*, 2009.

Djoko Sri Moeljono, *Babad Banten Seabad Setelah Multatuli*, 2013.

— —, *Pembuangan Pulau Buru*, 2017.

Gregorius Soeharsojo Goenito, *Tiada Jalan Bertabur Bunga*, 2016.

Mars Noersmono, *Bertahan Hidup di Pulau Buru*, 2017 (voir le compte rendu dans le présent volume).²

2. Des fragments de mémoires ont également été publiés dans quelques recueils,

Tedjabayu rapporte, comme ses prédécesseurs, divers aspects de la vie en prison et à Buru, la violence des gardiens, la nourriture déficiente, les humiliations de tous ordres, le travail accompli pour transformer l'île en colonie agricole prospère, les conditions sanitaires, les rapports avec les autochtones, les liens entre prisonniers, et bien d'autres. Cependant, sans commune mesure avec les récits de mauvais traitements, de tortures et d'humiliations, en prison comme à Buru, que rapportent les autres auteurs, il raconte l'expérience effrayante d'une détention de quatorze années sans le moindre procès et dans des conditions parfois épouvantables, comme s'il racontait une initiation. Il sort de l'université, il s'intéresse particulièrement à la géographie, l'histoire, notamment l'histoire militaire, et la littérature ; il regarde le monde avec un esprit de découverte. Il est jeune, sportif, joyeux, extraverti, déterminé, amoureux aussi. Il a envie de rire et de chanter avec ses camarades, et il en trouve l'opportunité dans les conditions horribles qui sont les siennes. Il n'y a aucune colère, revendication ou plainte dans ces mémoires ; il y a même une constante compassion pour les êtres plus accablés que lui. Quant aux soldats qui les ont brutalisés, insultés et humiliés pendant des années, il leur pardonne, car eux-mêmes sont victimes d'un régime totalitaire. La « perle dans les hautes herbes », c'est le trésor invisible, caché dans un milieu dangereux, qu'il faut se donner la peine de trouver.

Il est vrai que lorsqu'il entame un journal, le 1^{er} décembre 1978, les conditions de détention se sont considérablement adoucies. Les violences, de la part des soldats, sont désormais interdites et sanctionnées ; les détenus sont relativement libres de leurs horaires et de leurs activités : ils lisent, écrivent, bavardent, regardent la télévision, font la sieste, échangent des cours dans de multiples disciplines. Tedjabayu lit des livres et des magazines, regarde la télévision, s'intéresse à la politique internationale (il note dans son journal le décès de Golda Meir, la hausse du prix du pétrole, la découverte de Lucy en Ethiopie), aux documentaires, au sport (« Demain soir a lieu la finale de badminton entre l'Indonésie et la Chine. Sur le papier, on a perdu, mais nous, à Buru, nous prions pour qu'un miracle se produise »), il écrit des lettres, rédige son journal, suit des cours de français, d'anglais, de mécanique et d'électricité.

Quant aux mémoires, ils sont écrits 35 ans après le retour à la vie civile, 50 ans après l'arrestation initiale et 15 ans après la chute de la dictature qui l'a mis en prison – un délai assez long pour avoir élaboré intellectuellement et moralement, politiquement aussi peut-être, le vécu de son expérience et le message qu'il désire livrer.

comme par exemple Baskara T. Wardaya (ed.), *Suara di Balik Prahara: Berbagai Narasi tentang Tragedi '65*, Yogyakarta: Galangpress, 2011.



Fig. 3-4-5 – Le recueil de prières annoté par Tedjabayu.
(Photos HCL, nov. 2018)

Les deux extraits traduits ci-dessous illustrent de façon spectaculaire cette volonté de tirer le meilleur parti possible des conditions abjectes dans lesquelles il est amené à passer les quatorze premières années de son âge adulte. Dans le premier extrait, au tout début du récit, il relate son arrestation, avec 125 autres jeunes « communistes », le 20 octobre 1965 : ils n'ont aucune inquiétude : les militaires les emmènent dans une caserne afin de les mettre à l'abri d'une foule en délire ; ils chantent dans le camion qui les emporte, inconscients de la spirale concentrationnaire dans laquelle ils sont engagés. Le deuxième extrait rapporte la libération de Buru, le retour à Java en bateau et les retrouvailles avec la mère de l'auteur. L'attitude théâtrale de celle-ci souligne magnifiquement l'impuissance des citoyens sous une dictature et la volonté inflexible de conserver sa dignité en dépit des humiliations subies. Aux deux extrémités de ces deux extraits, au premier comme au dernier jour (le départ de son domicile pour la prison et le retour à Java après sa libération) se dresse la figure emblématique de la mère,

qui, par sa sérénité bienveillante et inébranlable, définit la morale de l'histoire : il n'y a rien à craindre et aucun regret à avoir.

Plus surprenant encore est le romantisme qui colore le récit du départ de Buru : l'auteur est ému de quitter l'île, dont la nature lui est si douce et si familière, où il s'est fait des amis, et où il a tant appris, tant sur le plan humain que dans diverses sciences et techniques. « Oui, s'exclame-t-il, Buru était un campus, un institut supérieur où l'on pouvait mener des études doctorales jusqu'à leur terme, une académie de la vie unique en son genre ! ».

Tedjabayu, comme sa mère dans un camp pour femmes à Java, a choisi le catholicisme lorsque les autorités ont exigé que chaque détenu affiche une religion. Le 15 janvier 1979, il inscrit dans son journal : « Jour de ma patronne Sainte Thérèse de Lisieux, bien que je ne sois pas catholique ». Sans doute ! Reste que la compassion et la générosité des soeurs l'ont marqué, et il se peut que la bonne parole, telle qu'il l'a lue et entendue au cours de ces années, ait conforté sa foi en la beauté de l'existence et sa mansuétude envers ses tortionnaires.

Les mémoires, y compris le journal, mentionnent un nombre considérable de noms, essentiellement des détenus, comme si l'auteur voulait opérer un recensement de tous ces hommes que la société et l'histoire ignorent, avec une vision optimiste : « De même que nos aïeux sont appelés Digulis [anciens du bagne de Boven Digul], nous serons pour sûr appelés Buruis [anciens du bagne de Buru] par nos petits enfants. » Peut-être, mais il faudra attendre encore plusieurs générations pour que le qualificatif Buruis inspire le respect.

Tedjabayu a l'esprit scientifique : il évalue les terrains sous l'angle géologique, il donne le nom latin des plantes et des animaux, il mesure tout ce qui peut l'être, il porte sur le monde un regard d'ingénieur, mais aussi de poète. Le rythme du récit est lent, la phrase est appliquée, le ton est grave. Tedjabayu était depuis peu à l'université quand il a été arrêté. Il n'avait aucune expérience de l'écriture, puis, durant une douzaine d'années, il lui a été interdit d'écrire et même de lire. Lorsqu'il entreprend de consigner par écrit son expérience, il invente le genre du journal et celui des mémoires. Obsession du détail, des dates, des chiffres, des noms. Se souvenir pour raconter, témoigner devant l'histoire, créer des archives, peut-être aussi pour se convaincre d'avoir vécu, d'avoir rempli les jours, les mois, les années. Chaque bribe d'information est précieuse, y compris celles qui paraîtraient insignifiantes dans une vie ordinaire. L'exil à Buru signifiait plus que le travail forcé dans un bagne ; c'était la mise en quarantaine, l'oubli, l'exclusion absolue, la non existence vis-à-vis de la société. Ces hommes condamnés à mener une vie fruste et précaire sous la garde de brutes, étaient effacés de la vie. Il est utile de garder en mémoire cette nécessité de consigner tout ce qui peut être sauvé de l'oubli lorsque des énumérations de noms et d'objets ou la mention de faits insignifiants semblent alourdir le récit : le besoin de consigner ces informations est dicté par la volonté de survivre.

**UNE PERLE DANS LES HAUTES HERBES :
MÉMOIRES DE PRISON ET DE BURU, 1965–1979**

Extraits

Je me souviens encore de l’ambiance, chez nous, au matin du 20 octobre 1965. Certains de mes frères et sœurs étaient partis à l’école. Dont Watugunung, inscrit au lycée modèle de Gampingan, et Sekartunggal, au Collège public no. 1. Les jumeaux Lanang Daya et Lanang Gawe, arrivés premiers à l’examen final des collèges du district de Sleman, n’étaient pas encore partis, de même qu’Abang Rahino, le tout dernier, et que Sri Nasti Rukmawati, ma cadette, qui était assez âgée pour lire la situation politique du moment³. Elle avait suivi plusieurs des réunions de notre organisation, le CGMI, au 25 de la rue Magelang, et connaissait mon intention de m’y rendre, afin de protéger le bâtiment du CHTH d’une probable attaque des manifestants présents au grand rassemblement « Écraser le mouvement du 30 septembre et le Parti communiste (*Ganyang G30S/PKI*).⁴

Maman se tenait devant la véranda, silencieuse, souriant et me faisant de la main un geste d’adieu. Je me retournai – je portai une clef anglaise dans mon sac – et lui retournai son geste et son sourire. Avant de partir, j’avais pris congé de Nasti, qui était membre de la section Lettres du CGMI à l’université Gadjah Mada, de même qu’Endang Pudiastuti Paldjono, aujourd’hui décédée, élève de l’université Res Publica (URECA), qui avait été ma camarade de classe et mon amie au lycée.

Le bâtiment du CHTH, rue Sonobudoyo, était en fait le lieu de spectacles de l’organisation de nos collègues bouddhistes d’origine chinoise Chung Hwa Tjung Hwi. L’université Res Publica, présidée par Mme Utami Soerijadarma, empruntait les locaux.

La veille, les membres de plusieurs commissariats du CGMI, moi compris, s’étaient réunis au bureau de l’organisation, 25 rue Magelang, afin de décider de la stratégie à adopter. Nous étions des jeunes, déterminés et insoucients des risques que nous allions courir, le lendemain matin. La nuit précédente, le 18 octobre, la radio nationale (RRI) avait annoncé la suspension de notre organisation, en tant que branche du Parti communiste, qui était, lui, déjà interdit.

Cela ne nous attrista pas ; bien au contraire, nous applaudîmes. En entendant la nouvelle, un ami saisit sa guitare et nous invita à oublier l’injonction faite aux membres du CGMI de mépriser les chansons *ngak ngik ngok* occidentales

3. Il manque à cette énumération Sri Shima, la septième. Sauf indication contraire, toutes les notes sont du traducteur.

4. Sur le CGMI (Consentrasi Gerakan Mahasiswa Indonesia), voir plus haut. Le CHTH est défini quelques lignes plus bas.

décadentes.⁵ Tous d'accord, nous entonnâmes des chansons de Bill Halley, Elvis Presley et autres, qui en vérité nous plaisaient bien. Sacrés jeunes ! Moi compris, qui avais à peine 21 ans. Suharno, président de la section de Yogyakarta du CGMI⁶, riait tout en nous invitant à parler de choses sérieuses.

Pour finir, en ce matin du 20 octobre, je me rendis au CHTH en compagnie de Bung Pardi et Bung Wadino, deux autres membres⁷. Après quelques hésitations, nous pénétrâmes dans le bâtiment. Il y avait déjà beaucoup d'adhérents, ainsi que des camarades représentant les Pemuda Rakyat. J'aperçus également des militants des ateliers de peinture *Bumi Tarung* et *Pelukis Rakyat* (PERAK). Des membres aussi du HSI (*Himpunan Sarjana Indonesia*), comme Mas Mustaji, qui devait décéder à Jiku Kecil, à Buru, et Mas Bambang Subiono, que je connaissais depuis longtemps et qui venait souvent à la maison. Et encore d'anciens étudiants du pensionnat TP/TRIP, rue Pakuningratan no 38 (aujourd'hui, no. 40)⁸.

Plus tard dans la matinée, le rassemblement prit forme. On entendait des discours entrecoupés de cris célébrant à répétition la grandeur du Seigneur, de plus en plus fort, au point de devenir hystériques. De derrière nos murs, nous entendions les manifestants hurler « À bas le PKI, à bas le PKI ! » avec une violence croissante.

Vers 11 heures, le programme terminé, la foule commença à se déplacer vers le nord. Nous nous tenions prêts. Puis nous entendîmes une série de détonations. Au bruit, je reconnus qu'on tirait des balles à blanc vers le ciel. Les cris de « *Allahu Akbar* » se répétaient. Puis le son des balles changea. Je compris que les militaires avaient remplacé leurs cartouches à blanc par des munitions véritables : l'explosion et le sifflement le long de la rue Sonobudoyo s'entendaient distinctement. La foule devint silencieuse : plus de *Allahu Akbar*, plus de clameurs hystériques. Les camarades qui épiaient la scène par

5. L'expression *ngak ngik ngok* pour stigmatiser la chanson occidentale est une création de Soekarno ; elle fait partie de sa campagne contre le néo-colonialisme. Les mémoires de Tedjabayu, cependant, montrent que certains jeunes communistes connaissaient bien ces chansons et qu'ils en étaient friands.

6. Sa petite amie était ma camarade de classe au département de Géographie sociale de la Faculté de géographie ; j'ai oublié son nom. (Note de l'auteur.)

7. Je n'ai pas traduit les appellatifs et termes de parenté utilisés devant les noms propres (Bung, Mas, Dik, Pak, Mbak), qui sont des marques de politesse indiquant un degré de familiarité.

8. Pemuda Rakyat est une organisation communiste créée en 1950, Sanggar Bumi Tarung un atelier de peinture créé par des membres du Lekra en 1961 à Yogyakarta, Sanggar Pelukis Rakyat un atelier de peinture créé par Hendra Gunawan, Affandi et d'autres en 1947, HSI une Association des diplômés indonésiens, créée dans les années 50 et associée au PKI ; quant aux TP (Tentara Pelajar) et TRIP (Tentara Republik Indonesia Pelajar), ce sont deux organisations militaires d'écoliers et d'étudiants qui participèrent aux actions de la révolution de 1945-1949, encadrées par l'armée nationale, puis furent dissoutes en 1951.

le trou de la serrure descendirent en hâte pour nous raconter en s'esclaffant que les manifestants s'étaient soudain couchés à terre et rampaient vers le sud, pour finalement se disperser dans les rues adjacentes.

Soudain, la porte, que nous avions fermée à clef, s'ouvrit sur des dizaines de soldats de l'armée nationale en tenue de combat, avec armement complet. Le temps d'un éclair, je vis qu'ils portaient des fusils que je connaissais bien, des Garand M-1. En fait, ces soldats de la Quatrième Brigade d'Infanterie se montrèrent cordiaux. Ils nous demandèrent poliment de leur remettre nos armes, afin d'éviter une effusion de sang. Nous fûmes tous désarmés, et adieu la chère clef anglaise que j'avais héritée de Papa ! J'interrogeai un gradé : et si les manifestants nous attaquaient et nous ne pouvions pas nous défendre ? C'était un aspirant assez âgé. Il secondait le commandant responsable du détachement. Il répondit sur un ton sérieux, mais avec le sourire :

— Laisse-nous faire, petit. Le Bataillon F est à la hauteur.

Le Bataillon F ? Ah, ils étaient donc de la Quatrième Brigade d'Infanterie de Purwokerto, tout juste rentrée du front dans l'opération Dwikora contre la Malaisie. Il avait raison d'ailleurs : pas un seul manifestant ne se risqua à franchir la barrière. Plus d'un an plus tard, je rencontrai l'officier à nouveau, au Fort Ambarawa (Fort Willem Een), mais cette fois comme détenus l'un et l'autre, lui comme détenu militaire. Dommage que m'échappe le nom de cet officier strict et chaleureux à la fois.

Une fois rassemblés hors du bâtiment, on nous ordonna de nous mettre en rangs, afin d'être comptés. Nous étions 126. Suivit une sorte de passation entre le Bataillon F et la police. On nous ordonna de monter dans des camions, et des policiers en armes nous guidèrent vers des camions à plateau ouvert, les mains croisées derrière la nuque, bien sûr. Mais une fois à bord, nous pûmes revenir à une position normale.

Les rues étaient désertes. Pas un manifestant, pas un véhicule non plus. Uniquement des cartables abandonnés dans les rues et des soldats coiffés de casques pourvus de moustiquaires vert foncé. D'après le badge qu'ils portaient au bras, ils appartenaient au Bataillon C du Septième Commandement militaire Diponegoro, basé au Fort Vredeburg, en face du palais (le Gedung Agung). Le camion roulait, nous emmenant vers le nord, et passa devant le palais. Debout sur le plateau, nous ne manifestations aucune crainte, pas la moindre inquiétude ; nous avons même chanté pendant tout le trajet. Le camion obliqua à gauche après le camp militaire qui, avec l'Ordre Nouveau, allait devenir le quartier général du KOWILHAN et plus tard du KOMLEK TNI, puis il pénétra dans la cour du commissariat de Ngupasan⁹ (aujourd'hui le POLRESTA DIY), dans

9. Le nom vient du mot *opas*, dérivé du néerlandais, qui désignait autrefois les policiers indigènes. (Note de l'auteur.)

la rue Ngupasan (aujourd'hui, rue Bhayangkara)¹⁰. Nous sautâmes du camion et nous groupâmes dans la salle d'entrée.

Un employé nous enregistra : nom, adresse, organisation. Nous écrivîmes, bien entendu, le nom de nos organisations respectives avec fierté : CGMI, PERHIMI, HSI, Sanggar Bumi Tarung, Pemuda Rakyat (PR), et même PKI¹¹. Quelle raison y aurait-il eu de les dissimuler ? Nous ne savions pas, alors, qu'un cataclysme allait menacer nos vies, ou en tout cas décider de notre avenir, et que ses conséquences allaient perdurer et confirmer la devise des militants politiques de l'époque coloniale qui s'élevaient contre la reine Wilhelmine : la prison, le bagne ou la mort¹². Nous n'avions pas conscience que cet épisode n'était qu'une étincelle de la formidable explosion, le *big bang* provoqué par la collision de deux météoroïtes, génialement orchestrée par les services secrets de pays étrangers et dont les effets allaient bouleverser la constellation politique et l'économie mondiales. Soekarno, le champion de l'Asie-Afrique, allait être mis à l'écart, le mouvement Non-Bloc allait décliner, les États-Unis et le capitalisme allaient dominer le monde. Le pouvoir de Bung Karno allait disparaître et l'orientation politique de l'Indonésie changer de façon radicale.

Il se trouve que je connaissais l'un des officiers du commissariat. C'était le frère aîné d'un camarade de lycée, Siswanto « Rhinocéros » (aujourd'hui décédé), du nom de Wahyuno. Je ne voulus pas le contacter, cependant, car je commençais à subodorer que la situation était plus sérieuse. On nous donna un plat de riz complet pour déjeuner, puis on nous emmena dans le même camion. Au coin des rues Ngupasan et Malioboro, un jeune garçon qui avait raté le camion parce qu'il était aux toilettes, se mit à courir derrière nous en criant :

— Attendez-moi, attendez-moi, je vais à Ledokratmakan.

Nous lui fîmes signe de s'éloigner. Même les policiers qui nous gardaient tentèrent de le chasser, en criant « Va-t-en ! », mais il s'obstinait à nous suivre, persuadé que le camion le déposerait dans son quartier. Et c'est ainsi que ce joyeux membre des Jeunesses du Peuple, qui avait tout juste 14 ans, devint le prisonnier politique le plus jeune dans l'histoire des détenus politiques de Yogyakarta ! Jusqu'à ma libération, je n'ai plus rencontré ce garçon, dont j'ai oublié le nom ; j'ai seulement appris que lui aussi avait été déporté à Buru.

Le camion entra dans la prison de Wirogunan, alors que nous chantions joyeusement « Décembre au plus tard », avec le ferme espoir que nous serions

10. Kowilhan (Komando Wilayah Pertahanan) : Commandement de district de défense ; KOMLEK TNI (Komunikasi dan Elektronika Tentara Nasional Indonesia) : Division Communications et électronique de l'armée nationale ; Polresta (Kepolisian Resort Kota) : Police municipale.

11. CGMI, voir plus haut ; PERHIMI (Perhimpunan Mahasiswa Indonesia), Association des étudiants indonésiens affiliée au Parti communiste ; PKI : Partai Komunis Indonesia.

12. En indonésien, la devise était formulée : *BBB, Bui, Buang* atau *Bunuh*.

libérés au plus tard en décembre, de même que les militants du BTI, qui demandaient alors l'application des lois UUPA dan UUPBH¹³. Nous rêvions même de sortir de prison comme des héros au retour du front : les jeunes filles du Gerwani et du CGMI–Pemuda Rakyat nous accueilleraient, c'est sûr, avec des colliers de fleurs ! Stupides et naïfs que nous étions ! Il s'en fallut de quatorze années.

On nous fit enlever nos chaussures et remettre tout ce que nous avions. Les fonctionnaires de la prison – nous apprîmes plus tard que c'était désormais un « Centre de Socialisation » (LP, Lembaga Pemasyarakatan) – nous conduisirent au Bloc A, un long dortoir d'environ 20 mètres sur 50. Tout le long de la salle, l'espace central était occupé par une banquette de béton légèrement inclinée. L'espace au-dessous pouvait servir à se reposer, bien qu'il fût suffocant. Des bouches d'aération étaient pratiquées dans les cloisons de la banquette, protégées par des barreaux de fer. Dans la partie supérieure des murs, des petites fenêtres, également protégées par des barreaux de fer, servaient de sources de ventilation et de lumière. Les murs, peints en blanc à l'origine, étaient sales, couverts de taches de sang séché. Bigre, un lieu de torture, à ce qu'il semblait.

Un employé assisté de deux détenus distribua des couverts brillants, qui semblaient neufs, comme s'ils sortaient tout juste du magasin : assiettes, saladiers et gobelets, tous en aluminium. L'employé se présenta et expliqua que le grand détenu costaud s'appellait Sutarno ; c'était le chef du bloc ; il assistait les employés pour assurer la sécurité et il était responsable de notre bloc. Le bloc A servait de dortoir provisoire, avant que les détenus soient répartis dans des cellules plus petites en fonction de leur catégorie : type meurtriers ou pickpockets. Tous ces mots nouveaux me faisaient sourire : *Lembaga Pemasyarakatan, Napi, Narapidana, Tamping...* fichtre !

Nous nous sommes immédiatement allongés, pour pouvoir nous étirer après cette rude matinée. Je voulus utiliser les toilettes dans l'après-midi. Il y avait des cabinets à la turque au bout de la salle. Le sol était d'un jaune brillant. Comme je n'avais ni chaussures ni sandales, je m'accroupis simplement et ... quoi ! Près d'un centimètre d'eau mêlée d'excréments inondait le sol des cabinets. J'avais l'habitude d'utiliser du papier toilettes et aussi, dernièrement, de faire mes besoins dans un affluent du Gajahwong, mais ce jour-là, je dus me contenter de me rincer avec le peu d'eau qu'il y avait et de frotter mes pieds sur le sol.

Nous dûmes nous satisfaire, cette nuit-là, de dormir en prison, loin de nos familles. Il y avait, au nord du bâtiment, une ruelle où passait de temps à autre un vendeur de soupe ambulante. On entendait sa voix claironnante et son bruit

13. BTI (Barisan Tani Indonesia), Front des paysans indonésiens créé en 1945 ; UUPA (Undang-Undang Pokok Agraria), loi agraire promulguée en 1960 par Soekarno ; UUPBH (Undang-Undang Perjanjian Bagi Hasil), deuxième loi agraire de 1960, légiférant sur les contrats entre propriétaires et fermiers.

familier, *tik tok tik tok*, destiné à éveiller l'appétit et qui me faisait penser au *bakmi djogdja*¹⁴, qui est devenu si célèbre à Jakarta aujourd'hui.

De camarades plus âgés, j'appris que les employés étaient pour la plupart membres du Syndicat des travailleurs des maisons d'arrêt (SBLP). Ceux-ci nous dirent qu'avant nous avaient été détenus des camarades du Syndicat des travailleurs des chemins de fer (SBKA), à savoir des machinistes de Surakarta et Yogyakarta qui avaient eu le courage de faire la grève durant la première semaine du mois d'octobre. Par la suite, nous devions apprendre qu'ils avaient été parmi les premiers à être exécutés dans la ville de Yogyakarta¹⁵.

Durant les années précédant 1965, ma famille vivait dans la pauvreté, et même, je peux dire, dans une grande misère. Mais, par amour-propre, nous vivions cela dans l'enthousiasme. Au plus profond de nous-mêmes, nous étions fermement décidés à ne pas nous résigner, parce que nous voulions montrer à notre père que nous pouvions survivre sans le Sudjojono qui avait trahi sa femme et ses enfants. Nous ne mangions du riz que lors de nos anniversaires respectifs, mais c'était justement un plaisir particulier. Au quotidien, nous mangions un mélange de riz et de maïs, ou bien du manioc râpé, qui était, à l'époque, symbole de pauvreté. Bien des années ont passé ; la sagesse locale a fini par l'emporter sur la mode élitiste du riz ; le manioc râpé est aujourd'hui recherché et coûteux, parce que son taux très bas de glucose le désigne comme nourriture choisie des diabétiques.

Nous habitions tous les neuf dans une maison de bois, dans le village de Papringan. Juste derrière coulait le ruisseau Kali Tunjang. Nous faisons face à la misère avec optimisme et sans la moindre tristesse. Un jour, par exemple, l'un des jumeaux rentra du ruisseau – un affluent du Gajahwong, la rivière qui coulait à côté de la maison du peintre Affandi, un ami de la famille. Lanang Daya, le jumeau en question, tout fier et tout joyeux, armé de sa canne à pêche en bambou, rapportait, dans son casier, quelques petits poissons qu'il avait attrapés. Maman les lava et les fit frire avec quelques gouttes d'huile qui restaient d'un repas précédent. Tous en cercle, nous avons savouré ces poissons frits, ou plutôt chauffés avec un peu d'huile, et du riz mélangé de manioc. C'était pour nous bien meilleur que de dîner au Restaurant Liem de la rue Tugu Kidul !

Selon moi, notre ration, à la prison, pouvait être qualifiée de luxueuse. J'avais l'habitude de vivre pauvrement depuis le divorce de mes parents, alors, songez que le menu de la prison changeait tout au long de la semaine, avec, midi et soir, du riz authentique, oui, du vrai riz, qui coulait dans la gorge, pas un aliment âpre comme le maïs ou le manioc. L'accompagnement était varié : poisson salé, viande frite (qui était parfois aussi dure que les sandales taillées dans des pneus hors d'usage, comme j'en ferais à l'Unité I de Wanapura, à Buru), moitié d'un oeuf en saumure, plus divers légumes, entre autres liseron

14. Plat de nouilles à la viande, dans l'orthographe de l'époque.

15. L'auteur emploie deux mots d'argot signifiant « être tué » : *disukabumikan* et *digame*, qui semblent également nouveaux pour lui.

d'eau et choux, cuits en sauce claire de lait de coco. Le matin, nous mangions du maïs bouilli dur sous la dent parce que l'enveloppe extérieure n'avait pas été nettoyée. Mais nettoyer le maïs devint une distraction pour passer le temps et chasser l'ennui. Faute d'autre occupation, nous nous mîmes à compter les grains de maïs qu'on nous donnait : il décroissait sans cesse ; d'un demi-gobelet, on finit par environ 75 grains. [.....]

Après quelques mois de détention à Yogyakarta, Tedjabayu, classé « catégorie B », fut envoyé successivement à Nusa Kambangan, Ambarawa, puis Nusa Kambangan à nouveau, et enfin, en 1970, à Buru. Au bout de quatorze années...

Au début de septembre 1979, notre unité s'occupa des préparatifs administratifs du retour. Les camarades des cuisines s'étaient, eux, préparés depuis longtemps, d'une façon que je n'avais pas soupçonnée : ils avaient cuisiné des provisions pour le voyage et des mets simples à offrir à l'arrivée. Maïs sucré, viande séchée et autres... bravo, les amis ! Mas Kardi DH s'affairait à façonner des badges de tissu blanc inscrits à la peinture noire, que l'on porterait sur la poitrine gauche. Eh oui, tout comme des militaires, avec un *name tag* sur la poitrine. Y étaient inscrits notre province de destination, notre numéro matricule, qu'il ne fallait oublier en aucun cas, et notre numéro d'ordre. Une grande partie des camarades de l'Unité I portaient bien sûr l'inscription Java Centre. Moi, non : j'allais à Jakarta, mon lieu de naissance. Je ris en voyant les badges : on aurait dit des billets aller-simple. *One-way ticket* ! Cela me rappela la chanson de Paul Anka, *One-way Ticket*, mais pas *to the blues*, non, pour Jakarta !

On me fit remplir une déclaration sur papier A4 pliée en deux pour former deux exemplaires. Je devais certifier de mensonges :

CERTIFICAT

Je soussigné,

Nom : Tedjabayu

Matricule : 2188

Situation : Prisonnier G30S/PKI Groupe "B"

certifie en toute vérité que, durant mon séjour au INREHAB de Buru, j'ai bénéficié d'un traitement approprié et n'ai jamais subi de pressions.

Cette déclaration est établie conformément à la vérité, sans aucune coercition de quiconque.

Fait à Mako, INREHAB P. Buru.¹⁶

Le déclarant,

Tedjabayu

¹⁶ Inrehab (Instalasi Rehabilitasi), Installation de réhabilitation, nom donné au bagne de Buru.

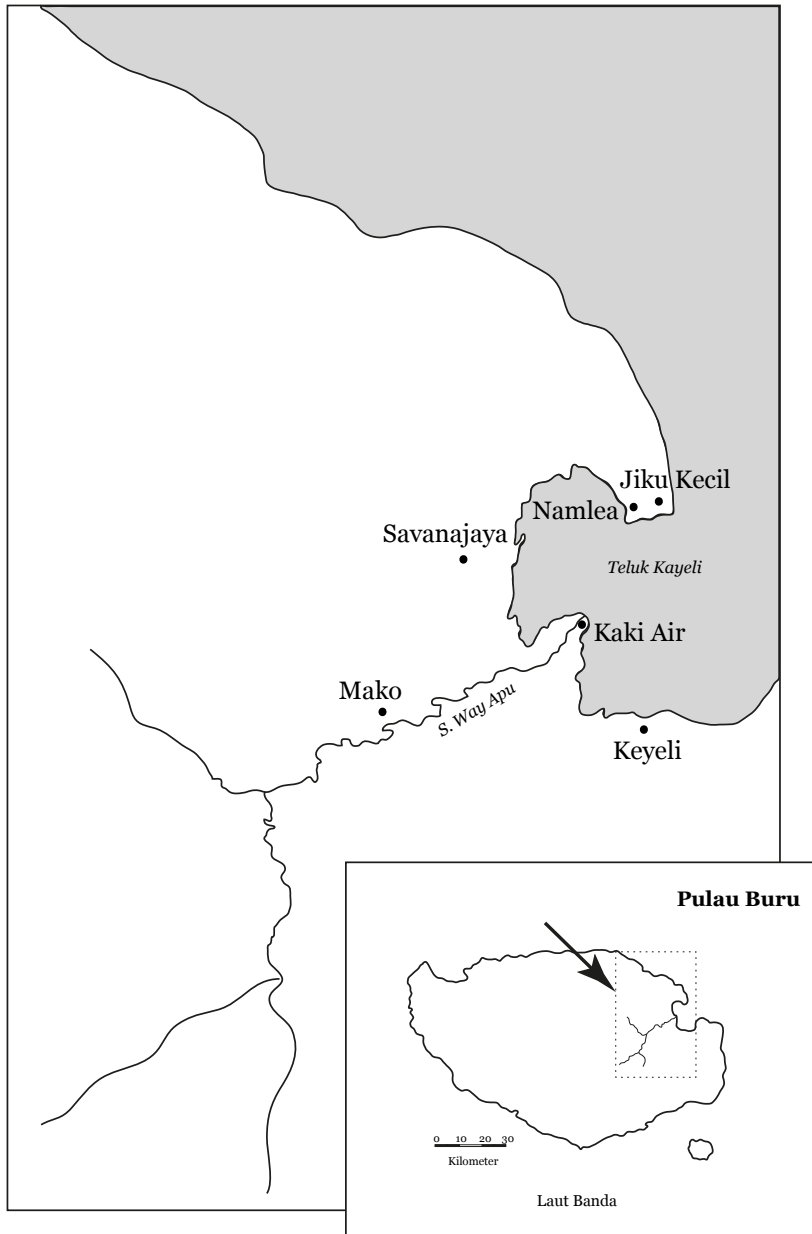


fig. 6 – Carte du bague de Buru, dans la partie nord-est de l'île. Carte de Ade Pristie Wisandhani.

Je signalai, bien sûr, sans quoi j'aurais bien pu ne pas rentrer à mon lieu d'origine, Jakarta. Formidable ! Une déclaration « sincère, du plus profond de ma conscience », que j'avais faite basiquement sous la menace du fusil des autorités, bien qu'il n'y eût pas d'arme tangible.

Deux semaines environ avant le départ, je me rendis à Namlea dans le canot du Commandement, la Sirène (Putri Duyung). Je profitai de temps libre pour me promener autour du vieux quai et du port. Je vis le hangar du Bapreru¹⁷ et je rendis visite au presbytère, où je pris congé des soeurs Caecillia et Francisca. Elles me donnèrent l'accolade en murmurant :

— Dieu soit avec toi. Sois prudent, là où tu vas, mon enfant !

Je répondis par une plaisanterie et les enlaçai à mon tour. Elles souriaient, leurs cornettes agitées par le vent de la côte.

— Je ne pourrai plus vous emprunter de livres, mes soeurs !

Oui, le presbytère était notre havre, *a haven in a gulag called Buru Island* ! Pas seulement pour les détenus chrétiens, mais aussi bien les musulmans et les bouddhistes. Et de même pour les enfants de Savanajaya, qui allaient à l'école et devaient loger à Namlea. Les soeurs nous donnaient aussi des médicaments légers : des analgésiques du type Panagrip ou de la teinture d'iode (*tinctura jodi*) pour les égratignures. Et encore autre chose : elles donnaient des lunettes de lecture à quiconque en avait besoin.

Hier après-midi, j'étais allé au Commandement pour informer le Commandant en second, le Commandant du Corps du Génie Daslim, d'une erreur administrative : j'allais être libéré au Commandement militaire (Kodim) de Jakarta Ouest, alors que mon frère Watugunung, qui était clairement désigné comme devant m'accueillir en tant qu'ex-détenu, habitait à Jakarta Sud. Mon certificat de libération, c'est un fait, spécifiait Jakarta Ouest ! Le sous-chef de renseignement, qui se trouvait par hasard dans la salle, affirma que ça ne posait pas de problème, ce serait réglé à Jakarta.

Un radiogramme du Commandement nous apprit que, la veille au soir, le 7 novembre, le bateau Tanjung Pandan avait jeté l'ancre dans la baie de Kayeli. Il nous fallait donc nous préparer, parce que, selon le calendrier que j'avais lu dans le programme d'embarquement distribué par le Commandement, il nous faudrait cinq jours pour embarquer. Nous devons donc lever l'ancre le 12 novembre.

L'embarquement à bord du Tanjung Pandan commença le 8 novembre, très tôt le matin. 250 camarades du l'Unité T furent les premiers à partir pour Namlea, suivis de 16 de l'Unité VII et 86 de l'Unité XII. Le reste de l'Unité XII monta dans l'après-midi, portant leur nombre à 200, plus 14 de l'Unité VI. En tout, 480 hommes sont donc partis le premier jour. Le lendemain, 9

17. Bapreru (Badan Pelaksana Resettlement dan Rehabilitasi Buru), Bureau d'exécution de relégation et de réhabilitation de Buru.

novembre, 491 ex-détenus embarquèrent, venant des Unités S, VIII, X, XIII et XVI. Le troisième jour, 10 novembre, 477 hommes des Unités II, V, XI et XV. Le dimanche 11, ce fut le tour des Unités R, III, XVII, XVIII et XV. Le 11 également, « l'escouade de nettoyage » de l'Unité I, soit 57 hommes, suivis pas d'autres de l'Unité XV dans la matinée, reçurent l'ordre de partir pour Namlea pour ensuite embarquer. Au total, presque autant d'hommes montèrent à bord ce dimanche que les deux premiers jours, soit 468 hommes. Je fis partie d'un groupe qu'on fit monter sur le chaland de débarquement Gadjah Mada (un ex-LCVP, Landing Craft Vehicle & Personnel, de la Guerre du Pacifique que nous avions modifié) pour descendre (*pi lao*) le Way Apu¹⁸.

J'étais ému de quitter l'Unité I et même l'île de Buru, et l'odeur si particulière des eupatoires et des eucalyptus, et les gueulantes et les cris hystériques des soldats, mais j'étais aussi empli de joie. Dans un instant, nous allions tous retrouver nos amis et nos familles. J'avais beaucoup appris sur divers types du genre humain. Nous avions échangé nos connaissances dans diverses disciplines – oui, Buru était un campus, un institut supérieur où l'on pouvait mener des études doctorales jusqu'à leur terme, une académie de la vie unique en son genre !

Nous laissions à l'Unité I 266 234,800 hectares de rizières et 121 450 hectares de champs. À gauche et à droite de notre embarcation, j'observais les arbres qui ornaient les berges : merantis, eucalyptus, rubiacées, bosquets d'eupatoires et autres arbres tropicaux, qui formaient comme une sorte de rempart et de canopée protégeant les champs et les rizières que nous devions laisser derrière nous. Leur feuillage touffu, agité par le vent qui par instants perçait l'épaisseur de la forêt, semblait nous faire des signes d'amitié.

— Bonne route, mes amis ! Vous nous avez fait connaître la civilisation des rizières. Je garderai ce fleuve dorénavant. J'accompagnerai les sangliers, les cerfs et les pythons. Je veillerai sur vos amis et leurs familles de l'Unité IV, afin qu'ils puissent continuer de vivre sur cette terre d'exil ! Le Way Apu demeure inchangé, même si ses méandres prennent des formes diverses, afin de leur donner vie, ainsi qu'à mes amis de toujours, les Sua.

Nous atteignîmes Kaki Air, l'estuaire du Way Apu. Nous faisions de grands signes aux enfants de pêcheurs qui pagaïaient dans leurs canots, dans la baie. Des gamins escaladaient les piliers de leurs maisons, des bâtisses sur pilotis au-dessus de l'eau. Deux mères de famille agitèrent la main vers nous en souriant. Une autre, un bébé en pleurs dans les bras, tenta de surmonter le soufflement du vent et le bruit du moteur du Gadjah Mada pour nous crier :

— Bonne route, les amis !

18. Dans la langue des indigènes de Buru, *pi lao* (ind. *ke laut*) signifie « descendre la rivière », en l'occurrence, se diriger vers Sanleko, d'où l'on prenait une embarcation pour Namlea. De même, *pi dara* (ind. *ke darat*) signifie « remonter la rivière ».

Tous les habitants de Kaki Air savaient apparemment qu'on nous rapatriait à Java. C'était signé Bung Margono, Bung Dasipin et leurs amis, qui fréquentaient les maisons sur pilotis. À mesure que le Gadjah Mada se rapprochait des maisons, nous distinguions plus clairement les visages des enfants et de leurs mères. Nous agitions les mains en retour avec de grands sourires. J'envoyai un baiser à un groupe de jeunes filles ; elles se mirent à rire et trois d'entre elles répondirent pas un baiser.

Je voyais au loin, au milieu de la Baie de Kayeli, un immense navire de couleur grise – magnifique ! – ses deux cheminées dressées vers le ciel. Oh, c'était donc là le bateau de guerre Tanjung Pandan ! Pas étonnant qu'ils aient acheté deux boeufs et sans doute plus d'une tonne de légummes à l'Unité I. Je me souviens encore du numéro inscrit sur son flanc, à la peinture noire, vers la proue : 931¹⁹. Une fois libre, j'ai appris qu'il avait servi au transport de troupes, puis à celui des pèlerins pour la Mecque, et plus formidable encore, il avait été pris aux Nazis allemands.

Je me souviens vaguement que le Gadjah Mada dépassa le navire en direction de la jetée de Namlea pour nous débarquer. Nombreuses étaient les femmes et les jeunes filles habitant le lotissement près de la plage. Malheureusement, je ne me souviens plus où l'on nous fit passer la nuit. Ce ne pouvait être dans les villas *Anggrek* et *Sans Souci*, parce que c'étaient les palaces des seigneurs officiers du Bapreru. J'ai posé la question, plus tard, à Mas Gumelar, qui était sur le même bateau, mais lui aussi avait oublié. Je suis sûr cependant que nous n'avons pas dormi dans les maisons de Namlea – peut-être à Jiku Kecil.

En fait, la mémoire m'est revenue plus d'un mois après avoir écrit cette phrase. Les vagues souvenirs qui remontaient à la surface supportaient les images avérées : nous n'avions pas débarqué à Namlea, et cela fut encore confirmé par Dik Purwoko, qui me téléphona de Magelang. Autrement dit, le chaland de mon groupe a accosté le navire et nous sommes montés à bord.

Mes amis de Mako, eux, dont Mas Gumelar, le duo des « Barbares »²⁰, Bung Barnas et Pak Subari Hartono, étaient partis la veille ; ils avaient eu le temps de se promener et de visiter les locaux. L'une des maisons qu'ils fréquentaient habituellement était celle de Ibu Raja, l'épouse de Bapa Raja, un homme extrêmement respecté par les gens de Namlea et des environs. Elle s'était toujours montrée aimable envers les tapol²¹ depuis l'arrivée de nos camarades de l'Unité ancienne. Lorsque les conditions s'étaient relâchées,

19. Les bateaux de la Marine indonésienne portent un numéro matricule, qui est inscrit sur la coque.

20. Sobriquet donné à Barnas et Subari, allusion au vaste trafic dont profitaient les gestionnaires de la coopérative.

21. Le mot *tapol* est l'acronyme de *tahanan politik*, « prisonnier politique » et désigne spécifiquement les personnes maintenues en détention ou déportées dans des colonies pénitentiaires, sous le régime de Soeharto, à la suite des événements de 1965.



Fig. 7 – Le Tanjung Pandan, navire 931 de la Marine indonésienne.
(Photo du domaine public)

elle avait aidé beaucoup d'entre eux au quotidien, particulièrement, bien sûr, ceux qui faisaient constamment l'aller et retour Namlea-Mako. Elle avait une fille, jeune veuve qui avait épousé un militaire originaire de Java. Son enfant de son premier mariage, une gentille fille de 17 ans, était donc la belle-fille d'un soldat du Bataillon 731.

Les camarades de Mako rendirent donc visite à Ibu Raja, et quand Mas Gumelar arriva, tout le monde l'applaudit parce que le beau-père de cette jeune-fille avait décidé de la marier au peintre de l'atelier Sanggar Bumi Tarung du nom de Gumelar Demokrasno, ha ha ! Mais le Dandim (Commandant du district militaire) de Namlea, qui était le frère aîné de Bung Hartono, fit remarquer que l'avenir de Mas Gumelar n'était pas clair : il pouvait se retrouver à l'aise, mais s'il devenait un vagabond ? Ses propos étaient on ne peut plus réalistes.

Notre chaland aborda le flanc gauche du navire. Mas Mispan m'enseigna quelques termes nautiques. Les attaches des amarres de proue (*head line*) et de poupe (*stern line*) du Gadjah Mada, faites de fibres de bananier, furent lancées en direction du bateau et attrapées par deux marins coiffés du fameux berêt blanc, qui amenèrent (en termes de marine, *dihibob*) les amarres à bord et les fixèrent sur les bornes d'amarrage. Bung Margono et ses amis étaient vifs à la manoeuvre. Leur travail avait fait d'eux de véritables marins sur lesquels on pouvait compter.

Une échelle fut sortie du bateau, qui nous permit de monter à bord. À notre grande surprise, nous fûmes accueillis par des sourires. Aucun des soldats n'avait la mine revêche des gardiens que nous venions de quitter. Bung Margono (aujourd'hui décédé), qui faisait partie de l'équipage du Gadjah Mada, me donna l'accolade au moment de nous quitter. Je lui dis à voix basse :

— Au revoir, Bung Margono, Tout va bien, n'est-ce pas ? Salue pour moi Mbak Marni, Bung Dasipin et leurs cadets.

Je lui demandai de saluer aussi les camarades de l'équipage du Gadjah Mada et du Putri Duyung : Bung Eko, Bung Wagimin Bandko et les autres qui avaient décidé de rester sur place. Mon sac de marin vert foncé sur l'épaule je montai à bord. Ce sac – *duffelbag* en anglais, *plunjezak* en néerlandais – était un sac militaire de fabrication soviétique que m'avait envoyé mon frère Watugunung. J'avais à la main un seau de couleur bleue rempli de paquets de viande séchée et d'autres friandises tel que du maïs sucré, préparées par les camarades des cuisines pour servir de cadeaux lors de notre retour. Je me pressai d'escalader l'échelle jusqu'à la porte. Avec mes cheveux que je coupais toujours très court et mon sac de marin, j'avais l'air d'un GI rentrant chez lui ! Sans parler du badge épinglé sur ma poitrine, qui affichait : « David T. Bayu, no. matricule 2188 ». Il ne me restait plus qu'à porter un fusil !

Quelques jours auparavant, j'avais inscrit bien distinctement, à la peinture noire, sur le seau de plastique bleu, deux lignes en lettres majuscules, empruntées à une chanson des Koes Plus : *Kembali Ke Jakarta* (« Retour à Jakarta »), très populaire à l'époque.

Nous descendîmes sur le pont situé juste en-dessous de celui des officiers, mais qui était néanmoins le pont supérieur, mitoyen de celui des marins. Chacun de nous chercha sa place conformément à des notes inscrites sur un bout de papier. Notre discipline acquise de tapol prévenait toute dispute, mais il n'y avait aucune crainte non plus, parce que la situation était totalement différente de celle du Tobelo²², à l'aller.

Je montai à l'étage et pénétrai dans une cabine, dans le couloir des officiers. Je ne sais pas si l'officier que je rencontrai était ou non le commandant. C'était un lieutenant-colonel de la marine ; il portait une casquette noire, sur laquelle étaient inscrits le nom du bateau et son numéro de coque. Il me salua poliment et m'invita à m'asseoir. Il s'excusa de ne pouvoir nous offrir des cabines plus confortables, à nous qu'il qualifiait d'honorables. J'étais interloqué par ses paroles, mais je me bornai à hocher la tête avec un sourire. Je l'informai de l'erreur administrative commise par les employés du Bapreru, au quartier général, dans la liste des eks-tapol qu'ils avaient remise aux autorités du navire. Il ouvrit un dossier et inspecta la liste.

— Mas Tedjabayu, n'est-ce pas ? Voilà ! Tous les lieux de destination ont la même liste. Une erreur a été faite à la frappe, et il est difficile de la corriger parce que tous les Kodim (commandements militaires) possèdent une copie. (Il poursuivit.) S'il y a un problème, contactez le Kodim local ; ce sera réglé.

— À vos ordres !

22. Le bateau qui les avait conduits à Buru.

Puis il m'informa que le bateau lèverait l'ancre le lendemain soir vers 10 heures. Je le saluai en portant l'extrémité de ma main droite au-dessus de mon oeil droit, et je sortis de la chambre. Il se leva précipitamment et me salua tout en disant :

— N'oubliez pas, voulez-vous ? Demain soir, l'orchestre des matelots va jouer. Il y en a certainement parmi vous qui voudront chanter... !

— Oh oui, nous viendrons, c'est sûr !

Le lendemain matin, le lundi 12 novembre, je vis le Gadjah Mada approcher depuis Namlea, puis aborder le navire ; il transportait à son bord le dernier contingent d'ex-tapol : 72 hommes travaillant à Mako. Je vis Pramodya Ananta Toer, Mas Suroso, Mas Gumelar, des camarades ingénieurs comme Pak Ruspanadi, Mas Winardi et d'autres encore monter sur le pont.

Dans l'après-midi, un autre chaland vint de Namlea. Surprise ! Il s'y trouvait Rietje Lawalata, ainsi que Ientje, la joueuse de volley nationale. Rietje était la fille d'un policier affecté à Leksula, aujourd'hui à la retraite. Elle était connue pour toujours chanter aux fêtes de l'Unité IV et dans le *band* de Savana Nada. Elle me salua et me dit d'une voix joyeuse, en désignant son amie :

— On vous accompagne à Jakarta, voyez ! Intje va entrer au Centre d'Entraînement National.

Il y avait aussi quelques femmes aux traits moluquois, dont certaines que je connaissais, et des camarades anciennement à Mako qui se trouvaient alors à Namlea. Avec les camarades de l'ex-Unité IV, je les accueillis chaleureusement et nous nous promîmes de bavarder plus tard, ce soir-là.

Après le dîner de 7 heures, nous nous sommes tous retrouvés sur le pont supérieur, dans ce qu'ils appelaient « l'amphithéâtre » pour écouter l'orchestre de la marine. J'ai oublié qui, parmi les ex-tapol, est monté sur scène, à part Mas Suroso, qui a entonné la chanson de *keroncong* « *Jembatan Merah* ». J'entends encore sa voix de ténor. Je me souviens aussi quede jeunes coquettes de Namlea, Rietje et Ientje entre autres, contribuèrent à animer notre voyage.

Vers 11 heures du soir, la grosse dame Tanjung Pandan fit entendre un lourd grincement, elle leva l'ancre et s'éloigna lentement de la Baie de Kayeli vers la haute mer de Banda. Le bateau, me sembla-t-il, se dirigeait vers le sud-ouest, en direction des îlots autour de Taman Wakatobi.

Dans l'amphithéâtre, l'ambiance était toute à la joie et à l'amitié, car il n'y avait plus cette barrière que nous avions connue pendant neuf années avec les soldats qui nous gardaient, féroces et provocants. Les matelots, au contraire, étaient tous aimables, et l'on nous fit asseoir à côté des officiers. C'est à cette occasion que j'appris que l'officier sympathique que j'avais rencontré n'était autre que le commandant du navire, le lieutenant-colonel de police Untung Sarwono. La fête dura tard dans la nuit, suivie par un profond sommeil.

Le lendemain matin, vers 7 heures, les matelots servirent le petit-déjeuner. La nourriture était bonne, comme c'est l'usage dans la marine. Nous dévorions, comme si nous n'avions pas mangé depuis trois jours. Pourtant, j'avais toujours du dégoût pour tout ce qui était viande et mangeais surtout des légumes, mais j'appréciais les poissons de mer. Ensuite, un grand nombre de jeunes ex-tapol se précipitèrent à l'extérieur. Depuis qu'ils étaient montés à bord, la veille, je n'avais pas vu Pramodya et les autres anciens, car avant même le départ nous avions été occupés par les diverses tâches qui devaient être exécutées avant de lever l'ancre. Je ne me souviens pas des camarades de mon groupe dont je partageais la cabine, a fortiori ceux qui dormaient ailleurs.

De même qu'à notre voyage aller, sur le Tobelo, deux poissons volants sautaient joyeusement à mes côtés, plombaient à nouveau, devançaient le bateau, et ainsi de suite, comme s'ils fêtaient le retour de leurs amis tapol – bien que vers une autre sorte d'emprisonnement.

Arrivés à Surabaya, nous fîmes halte au quai Ujung pour laisser descendre les camarades de Java Est. Ce fut l'occasion d'embrassades avec nos compagnons de joies et de peines durant neuf années. Puis le Tanjung Pandan suivit la côte nord de Java, pour faire escale au quai Tanjung Emas, à Semarang, où descendirent nos camarades de Java Centre. Pramodya Ananta Toer et quelques autres anciens originaires de Jakarta descendirent également, mais à notre insu, car il faisait déjà nuit lorsque le bateau avait jeté l'ancre. Ils étaient conduits à Magelang. Nous devions apprendre, quelques semaines plus tard seulement, qu'ils étaient considérés comme des *die hard*, dont il fallait laver le cerveau avec une tonne de lessive supplémentaire !

J'étais moi-même originaire de Yogyakarta, mais, pour toutes sortes de raisons, j'avais décidé de m'installer dans les environs de Jakarta, près de mon frère Watugunung. Et puis, n'étais-je pas né à Jakarta, à l'hôpital Budi Kemulyaan, *the very earth my mother spilt her blood on*, comme dit le poème qu'écrivit pour moi mon ami le commandant d'infanterie Kartawi ?

Nous entrâmes dans la baie de Jakarta le 20 novembre. Le soleil était couché, mais sa lumière se reflétait encore sur l'eau de plus en plus sombre. Le navire jeta l'ancre en pleine mer, près du chenal d'entrée au port de Tanjung Priok, que marquait une jetée de protection contre la houle. On pouvait voir du bateau les hangars, les voitures, les camions et les jeeps autour du quai réservé à la Marine, probablement les véhicules qui allaient nous emmener à nos Kodim respectifs. Je savais de mes camarades que le Grand Jakarta possédait cinq Kodim, respectivement Jakarta Centre, Nord, Ouest, Est et Sud. Mon frère habitait au Sud, mais j'étais enregistré à l'Ouest – bah, on verrait bien à terre !

On voyait au loin des bâtiments gigantesques se profiler sur le ciel. Oh, ce devaient être les immeubles de luxe qu'on appelait gratte-ciel ! Lorsque j'avais visité Jakarta, en 1965, les immeubles les plus hauts que j'avais vus

étaient la Wisma Nusantara et l'Hôtel Indonesia. Je n'y étais même pas entré. Père et Rose²³ m'avaient emmené au magasin Sarinah. Le bâtiment principal du Sarinah Department Store n'était pas encore construit ; le magasin ne consistait encore qu'en un seul vaste étage, mais j'avais été éperdu d'admiration : un magasin d'alimentation et des boutiques de cette surface, c'était à peine croyable !

Plus la soirée avançait, plus le ciel, au sud, s'assombrissait. Je regardais la vue de Jakarta, ce soir-là, avec émerveillement. Pensez donc, nous venions d'un lieu très éloigné de l'Indonésie orientale, tout là-bas. Je pouvais imaginer, désormais, l'impression des villageois arrivant à Jakarta, et je comprenais le propos de Pak Mankei, autrefois, que seules Java et Sumatra étaient indépendantes !

Je m'en rassasiais. Des dizaines de milliers, des milliards d'étoiles d'un blanc étincelant ou jaune clair clignotaient entre les ombres des gratte-ciel gris qui, par centaines, viraient au noir, dans le sud. Ces ombres se déplaçaient vers la gauche, à mesure que le navire obliquait vers la droite, poussé par le vent et le courant. Petit à petit, une lueur éclaira le ciel, au-delà des immeubles. Leur silhouette se dessina plus précisément. Elle était donc belle, Jakarta, mon lieu de naissance ! Et pourtant, le ciel n'était pas aussi beau qu'à Buru, où des milliers d'étoiles illuminaient le couchant ; on y voyait la voie lactée, comme l'écharpe blanche de charmantes fées en visite sur la terre.

Nous n'avions pas encore le droit de descendre à terre et passâmes donc une nuit de plus à bord. Le lendemain, après le petit-déjeuner, je montai sur le pont, où je retrouvai quelques camarades – je ne sais plus lesquels. Nous échangeâmes des accolades d'adieu et nos adresses. J'avais mon seau bleu avec moi. Je regardais les gratte-ciel en sifflotant et en me remémorant le début de la chanson : « Là est ma maison, dans la brume azurée ». Je me souviens bien, par contre, des deux mignonnes de Namlea : Rietje Lawalata et Ientje, debout près du bastingage du bateau. Voyant mon seau et les mots qui y étaient inscrits, elles entonnèrent d'une seule voix la chanson des Koes Plus, *Retour à Jakarta* – quel émouvant duo ! « À Jakarta je reviens, quoi qu'il doive arriver... ».

Je jetai le seau à la mer, tout en leur adressant un sourire amical. Le seau dansa un instant près du bateau, tout droit dans l'eau, puis le vent matinal l'emporta au loin. Tel était mon salut à la capitale. J'enlaçai les deux jeunes filles ; Rietje, les yeux humides, prononça un au-revoir qui m'était adressé, ainsi qu'à tous les camarades présents sur le pont. Je ne savais pas que je ne la reverrais pas, la petite Rietje ; quelques années plus tard, Dik Wagimin Subiarjo m'apprit qu'elle était décédée à Namlea.

Après avoir offert mon seau bleu à la mer, j'entendis le grincement de la chaîne, tandis que l'ancre était remontée et que le bateau pénétrait dans un mouillage spécial, pour accoster près des hangars de la Marine. En saluant

23. Rose Pandanwangi, deuxième épouse de Sudjojono.

au passage les officiers et les matelots, nous pénétrâmes dans le complexe militaire, qui frappait par sa propreté. On nous groupa tout de suite en fonction de nos Kodim respectifs. J'aperçus Mas Marjo, un ancien élève de mon père au studio SIM²⁴ et Mas Rachmat « Les Calories »²⁵ monter dans un camion à destination de Jakarta Sud, et je me dirigeai moi-même vers le camion marqué Ouest ; je sautai sur le plateau ; mes camarades en firent autant.

Le camion prit la direction du sud via le *by pass*²⁶. Le trajet nous laissa ébahis. Imaginez seulement un individu débarquant d'un village perdu, tout au loin à l'est, là où l'air pur est préservé par la quasi-absence de voitures, projeté soudain dans une métropole dont l'atmosphère étouffe, a fortiori lorsque les pots d'échappement s'activent ! J'avais envie de vomir. Les voitures qui semblaient faire la course autour de moi me donnaient le vertige. Le camion pénétra dans la cour d'un immeuble pourvu d'une guérite où se tenait un soldat. Ah, c'était donc le Kodim de Jakarta Ouest.

Nous mîmes pied à terre, tout en respirant l'air de la liberté ; il n'y avait pas de soldats pour crier des insultes. Ceux qui étaient là souriaient pour la plupart, même s'ils n'étaient pas aussi aimables que les matelots du bateau. Je posai la question de mon assignation à un officier que son brassard rouge et blanc désignait comme de garde. Il s'en occupa immédiatement et, après un coup de téléphone, il vint m'annoncer :

— C'est fait, Mas Tedja. Le problème administratif est réglé. Vous allez bien au Commandement du Sud. Désolé pour l'erreur d'enregistrement.

Une fois terminées les questions administratives – enrôlement, obligation de se présenter au poste de police et autres – chacun s'éloigna ; leur famille était venue chercher certains d'entre nous. Ils étaient nombreux à rire, à s'embrasser et même à pleurer de joie. Je les regardais avec émotion, car je savais ce que l'on peut ressentir en retrouvant une famille perdue depuis longtemps. Un camarade fixait sans le reconnaître son fils, qui lui-même regardait son père comme un étranger et pleurait en voyant sa mère l'enlacer. Il recula et se cacha derrière sa mère.

Je demeurai un moment sur le pas de la porte, désorienté et perplexe devant l'agitation de la rue. L'horloge, au mur, indiquait 11h05. Je m'apprêtais à demander au planton comment me rendre chez mon frère, à Petogogan, lorsqu'un drôle de véhicule, un petit engin à trois roues, dont le nom, *bajaj*,

24. SIM (Seniman Indonesia Muda), les Jeunes peintres indonésiens, atelier de peinture créé par Sudjojono, Trisno Sumarjo et d'autres, à Madiun, en 1946.

25. Une note des mémoires explique que Mas Rachmat se vit attribuer ce surnom parce qu'il comptait toujours le nombre de calories nécessaires à l'accomplissement d'une tâche qui lui était assignée, dans le but de s'en faire dispenser.

26. Le port de Jakarta (Tanjung Priok) est relié à la ville, entre autres, par une voie rapide (*by pass*), qui contourne le centre de l'agglomération par l'est puis le sud.

me fit penser qu'il était d'origine indienne, s'arrêta pile devant la porte de la caserne. Une femme en sortit, vêtue d'un kain fait d'un beau batik précieux et d'une blouse à fleurs rouges et vertes. Mais, c'était ma mère ! En la voyant, je crus qu'elle allait m'enlacer en pleurant, comme les autres. Elle s'approcha de moi avec un large sourire. Il n'y eut ni embrassade ni baiser. Ni pleurs ni sanglots. Elle me serra la main, comme deux amis qui se retrouvent après une longue absence, et elle prononça avec fermeté :

— *C'est la vie*, Tedja !

Alors seulement, elle m'enlaça et m'embrassa sur la joue. Puis elle demanda :

— Et ton eczéma, mon garçon : il n'est pas revenu, n'est-ce pas ?

Seigneur, je m'étais trompé du tout au tout ! Qui était donc cette femme dans mes bras ? Ma mère ? Était-ce la noble petite fille de R.M.H. Pratiktokoesoemo, une aristocrate de Sumenep, à Madura, ou bien une femme forgée par les circonstances, comme Pélagie, l'héroïne du roman de Maxime Gorki, *La Mère* ?

